

raient eu présent à l'esprit le mot de ce général romain.....ah ! à propos de général romain il est de notre devoir de récompenser la noble conduite de notre adjudant général des milices le brave colonel Gugy, j'aimerais à reconnaître d'une manière éclatante les services signalés qu'il a rendus à notre cause durant l'élection de Montréal et pour ma part je serais disposé à y contribuer fortement, de toute mon influence ; à propos d'influence mes ennemis, c'est à dire non pas mes ennemis mais ceux de votre excellence prétendent que mon influence a reçu un échec fatal par le résultat de cette dernière élection ; il n'en est rien, messieurs ; laissez plutôt l'*Aurore* ce modèle des journaux canadiens et vous verrez que notre cause est plus belle que jamais. Loin de me plaindre de cette légère défaite, je m'écrierai avec un des grands hommes de la Grèce antique : L'ennemi nous a vaincus, soldats réjouissez vous ; il nous a monté à cor battre ! L'histoire foisonne de faits analogues, votre Excellence, et je pourrais en montrer mille qui nous démontreraient qu'une cause n'est jamais désespérée tant qu'elle a pour soi la justice, la pureté de conscience, l'argent et la force.

Le vénérable ouvre sa tabatière, Son Excellence en profite pour ouvrir la bouche.

Son Excellence.— Bonjour, mon cher monsieur Viger, je suis aise de vous revoir près de moi ; j'ai éprouvé de mortelles inquiétudes pour vous durant les fureurs politiques qui ont agité si terriblement votre ville. Dites-moi donc maintenant ce que nous allons faire ; j'attends avec impatience vos conseils.

Le Vénérable.— J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre Excellence que je suis venu ici pour avoir les siens et non point pour lui en donner.

L'Inutile.— Je crois toute votre politique désespérée.

Dominique.— Si l'on me permettait d'avancer mon avis je dirais que je ne désespère point aussitôt. Il me semble qu'il est facile encore de former un ministère. Nous avons des places à donner ; il ne manquera pas de personnes pour les remplir ; pour ma part, je sais bien que lorsqu'il est question d'un bon salaire je ne me fais pas prier et me moque du qu'en dira-t-on.

L'Inutile.— Oui, mais le pays n'abonde pas d'hommes de votre trempe ; j'étais moins poli j'ajouterais : heureusement.

Dominique.— Il ne s'agit pas de moi maintenant, mais de notre politique, de la politique du ministère provisoire.

Son Excellence.— D'abord je regrette que dans la lutte qui a eu lieu vous ne voyez pas resté totalement à l'écart des partis.

L'Inutile.— Je considère que c'est une grande faute, un grand malheur de vous être réuni aux tories.

Le vénérable.— Moi ! grand dieu ! je ne me suis pas réuni à eux ; ce sont eux qui se sont réunis à moi. Moi je suis toujours le premier patriote du pays ; voilà plus de cinquante ans que je suis ce que je suis et je n'ai pas changé ; ce sont les tories qui se sont faits patriotes. Je ne pouvais pas empêcher cela.

Son Excellence.— Voilà un grand malheur et le pays pourrait bien être de nouveau plongé dans de violentes commotions qui nuiront à sa prospérité.

Dominique.— Il me semble qu'il ne s'agit pas beaucoup du pays dans toute cette affaire ; mais de nous, de nos places, de notre avenir ; le pays s'en tirera toujours bien, lui ; qu'il soit gouverné par les uns ou par les autres cela lui doit être égal ; il paie toujours les pots cassés et les pots qui les remplacent. La chose la plus importante actuellement est, ce me semble, de prouver que nous sommes dans le bon chemin et pour cela il faudrait profiter des leçons de feu lord Sydenham. Croez-vous que s'il eût vécu les gens du canal auraient été au service des partisans de Drummond ? Je suis sûr que non ; il eût gagné l'élection, après l'élection il eût gagné le parlement, et nous garderions nos places. Il ne s'amuserait pas à faire l'éditeur de journal, à débiter au peuple toutes sortes de gali-viger ; par-